BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront analysées ou mentionnées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles-Lettres.

Linguistique et philologie.

J. Svennung, *Kleine Beiträge zur lateinischen Lautlehre* (Uppsala Universitets Årsskrift 1936 : 7) : Uppsala, Lundeqvist, 71 pages, 2,25 kr.

Si notre connaissance du latin vulgaire n'est pas encore suffisamment étendue, il faudrait en voir la cause principale dans l'absence de matériaux dûment recueillis et classés, illustrant les nombreux phénomènes phonétiques de la période tardive de l'évolution du latin. Depuis Schuchardt, en effet, les matériaux et observations en question n'ont pas encore été réunis en une étude complète.

Le nouveau livre de M. Svennung, qui nous présente des faits jusqu'ici inconnus, comprend quatre études. Dans la première (p. 7-29), il est question du traitement de *i* en hiatus après une consonne : dans certains dialectes, dans ces conditions, l'*i* pouvait disparaître. Cette modification a laissé des traces dans les langues romanes ; notamment, la chute de *i* après *r* y est fréquente.

Dans le second chapitre (p. 30-40), M. Svennung tâche de démontrer qu'au cours du IV^e^ siècle après J.-C. il y a eu, en latin, confusion des sons *oe* et *y* dans les mots empruntés au grec. A l'appui de sa thèse, M. Svennung allègue des preuves irréfutables, à savoir des témoignages de grammairiens et d'auteurs latins (Hieron., *Epist.*, 106, 86 ; *CSEL*, 55, p. 289, 12 ; Agroec., *Gramm.*, VII, 114, 7 : *Agroecius cum latine scribis, per diphthongon scribendum, non ut quidam putant per y, Agrycius ;* Beda, *Gramm.*, VII, 265, 25 : *sed similitudine soni per incuriam contigisse, ut* ' *cynomia* ' *pro* ' *coenomia* ' *scriberetur*) ; viennent ensuite les exemples de confusion tirés des inscriptions et des manuscrits d'auteurs postclassiques (p. ex. *cymeterium*, Diehl, *Inscr. chr.*, 2149 ; *Agrycius*, *CIL*, V, 5766 ; *cyliacus* = χοιλιαχός, Marcell., *Med.*, etc.). L'orthographe hyper-

correcte *oe* à la place du *y* normal corrobore aussi la thèse que dans la prononciation ces deux sons étaient confondus (p. ex. *goerus* = γῦρος, Non., 20, 23, et 190, 24). La présentation systématique de ces faits avance sans nul doute notre connaissance dans ce domaine. Malheureusement, l'étude de M. Svennung laisse tout de même dans l'ombre certains points importants. La chronologie même du phénomène en question donne lieu à certains doutes. M. Svennung affirme que l'uniformisation de *oe* et *y* n'a pu s'accomplir en latin plus tôt que dans le grec attique, où la confusion de υ et οι n'apparaît qu'au IIIe siècle après J.-C. Pour soutenir sa thèse, M. Svennung est obligé d'expliquer par une influence analogique le fait que dans l'inscription *CIL*, XIV, 252, 10, de l'an 200 après J.-C., on rencontre *Clylius* à côté de *Cloelius*. N'est pas clair non plus le rapport de l'alternance *œ* : *y* à l'alternance *œ* : *o*, qui apparaît également dans le latin du Bas-Empire (*aconomitus* = *acoen.*, *conix* = *choenix* dans les gloses, *dioceseos*, *CIL*, II, 4510, déjà au IIe siècle après J.-C., etc.). En tout cas, ici l'exemple *lagona* = *lagoena*, *CIL*, XV, 4536 ; 4858 n'est pas à sa place, car on trouve cette même alternance déjà à l'époque archaïque : on lit *lagoena* chez Plaute et *lagona* chez Caton (agr. 122 ; 123) ; Horace écrit *lagōna* (avec une voyelle longue au milieu), *Sat.*, 2, 8, 41 ; *Epist.*, 2, 2, 134. Par contre, c'est avec raison que M. Svennung exclut complètement de son analyse le rapport du *lagoena* de Plaute au mot grec λάγυνος. L'explication la plus vraisemblable de ce mot est celle que donne M. Ernout (Ernout-Meillet, *s. v.*) : c'est peut-être une forme archaïsante créée à côté de *lagūna*. Cette hypothèse serait appuyée, semble-t-il, par l'existence du diminutif *laguncula* (Plin., *Ep.*, 1, 6, 3 ; 2, 6, 2 ; Colum., 12, 38, 6), qui n'apparaît guère en variante avec diphtongue.

Deux phénomènes sont par conséquent à distinguer : la confusion essentiellement latine et très ancienne de *ū* et *oe* (*mūrus* : *moerus*, *CIL*, I², 770, an 51 av. J.-C.), qui pouvait dans des conditions favorables aboutir à l'alternance *lagūna* : *lagoena*, et la confusion tardive υ : οι en grec, qui a trouvé son reflet dans le latin du Bas-Empire et qui a provoqué l'alternance *oe* : *y*. Il est clair que le flottement *ū* : *oe*, maintenu dans la langue littéraire et surtout chez les auteurs archaïsants, ne pouvait que faciliter la propagation de la confusion ultérieure *oe* : *y*.

M. Svennung présente à part le traitement du groupe κοι = κυ, qui apparaît dans le latin tardif sous la forme de *qui* : *quimesis* = κοίμησις (Diehl, *Inscr. chr.*, 4928), etc. Dans ce cas pourtant des précautions particulières sont indispensables, car déjà à l'époque d'Auguste le *qui* latin était rendu en grec tantôt par κοι, tantôt par κυ : dans *Mon. Ancyr.*, à côté de Κοΐντος = *Quintus*, nous trouvons aussi Κυρῖνος = *Quirinus*. Donc, seule l'orthographe *ci*, *chi*, *cy* = κοι, qu'on rencontre effective-

ment dans les monuments postclassiques, peut témoigner de la prononciation de oi comme u.

Les considérations de M. Svennung sur la valeur des sources manuscrites pour établir la chronologie des phénomènes phonétiques (p. 34, 1) ne sont pas sans intérêt pour la théorie de la critique verbale. L'auteur fait observer que la confusion *oe* : *y* est inconnue dans les manuscrits des auteurs classiques, quoique ces manuscrits datent d'une époque où cette confusion était certainement répandue dans la langue parlée. Toutefois, malgré les observations de M. Svennung et les remarques faites à cet égard par d'autres auteurs (Graur, *Les consonnes géminées en latin*, Paris, 1929, p. 137 et suiv.), il est clair que le témoignage des manuscrits médiévaux n'a de valeur que s'il est corroboré par l'orthographe des inscriptions.

Dans le chapitre III (p. 41-46), M. Svennung démontre que l'échange *g* : *v*, dont il y a des traces dans les langues romanes, est un phénomène phonétique et non le résultat d'une confusion des suffixes. L'origine en remonte à l'antiquité.

Enfin, la quatrième partie (p. 47-58) traite de la « dittologie ». Si dans un mot deux groupes de sons semblables se suivent, la personne qui parle ressent comme une certaine difficulté. Normalement, cette difficulté entraîne à sa suite un phénomène d'haplologie ou de dissimilation. Comme réaction contre l'haplologie peut alors apparaître la dittologie, c'est-à-dire une répétition superflue du son ou du groupe de sons qui crée la difficulté. Ainsi, par exemple, la forme *Octrobres* = *Octobres*, *CIL.*, X, 4531 ; XI, 2872, etc., serait une réaction contre la dissimilation des liquides. M. Svennung présente de nombreux exemples de ce changement tirés des inscriptions.

Je me garderais bien de nier la fréquence de la dittologie dans la langue parlée. Je me vois pourtant obligé de contester plusieurs exemples cités par M. Svennung. A la p. 53, il se demande lui-même si l'on ne devrait pas classer tous ces cas dans le chapitre du « Verschreiben » plutôt que dans celui du « Versprechen ». Il me semble qu'il s'agit ici, en vérité, de fautes d'écriture et non de prononciation. C'est ce qui résulte du fait que la dittologie ne se répète que très rarement dans les mêmes mots (dans les exemples de M. Svennung, on rencontre deux fois seulement *fililius*, deux fois *pientisissimus*, etc.). Ensuite, M. Svennung l'a remarqué lui-même, cette faute apparaît souvent quand le mot est divisé dans l'inscription entre deux lignes : *Quintili|liano*, *CIL.*, III, 15159 ; *fil|iliae*, *CIL.*, XII, 5844 ; *princi|ncibus* (sic ! = *principibus*), *CIL.*, III, 15106 ; *Sextilian|ani*, Audollent, *Defix. tab.*, 218. Dans tous ces cas, il faudrait certainement voir plutôt dittographie que dittologie, tout comme dans l'archaïque *pococolom*, *CIL.*, I², 440, omis par M. Svennung.

L'interprétation des adjectifs en *-ararius* et en *-ariarius* (*argentararius*..., *calcariarius*...) ne paraît pas plus heureuse : les exemples réunis par l'auteur peuvent être expliqués par la dittographie ; on pourrait y voir aussi des formes dérivées de noms en *-arius*, *-arium*.

A la fin du livre, on trouve quelques suppléments et index très utiles.

Les restrictions que j'ai cru devoir apporter ici à l'interprétation de certains faits ne doivent pas tendre à diminuer le mérite de l'auteur : son livre nous fournit des matériaux inutilisés jusqu'ici ; il pose certains problèmes complètement nouveaux, et il contribuera sans nul doute au progrès de l'étude du latin vulgaire.

Jean SAFAREWICZ.

E. LÖFSTEDT, *Vermischte Studien zur lateinischen Sprachkunde und Syntax* : Paris, Droz, 232 pages, 50 fr.

Ce livre étudie des points spéciaux de sémantique et de syntaxe, parfois de style, et ainsi complète les deux volumes, signalés ici en leur temps, des *Syntactica*, qui ont tant contribué à bien poser et à résoudre beaucoup de problèmes. De plus, il reprend, en les approfondissant, les études sur le bas-latin publiées autrefois par l'auteur.

Une 1re section contient des contributions à l'histoire de l'emploi des particules *neque* (*nec*), *ut*, *ubi*, *quod*, *quam*, *nisi*, *-que* stéréotypé, d'adverbes et d'expressions adverbiales fonctionnant comme conjonctions, et du pléonasme par accumulation de particules. Dans la 2e section sont rassemblées des notes, très nombreuses, souvent assez courtes, mais substantielles, sur des sujets très particuliers tels que *loqui* (*dicere*) au sens péjoratif de « dire du mal », *secretum* « relation secrète », *horae* = *aliquot horae*. Un assez grand nombre de questions générales sont aussi envisagées : verbes simples remplaçant des composés, abstraits en *-tus*, impersonnels en bas-latin, propositions relatives en fonction libre, verbes construits avec deux accusatifs, infinitif en valeur d'impératif, gérondif en *-ndum* au sens final (par exemple : *aliquid facere amplificandam memoriam*).

Je ne saurais dire combien cet ouvrage est intéressant et instructif et combien j'ai éprouvé de plaisir à suivre un guide dont la méthode est si sûre et la compétence si manifeste. Un tel livre doit intéresser tous ceux qui aiment les problèmes bien posés et résolus avec élégance au moyen de faits choisis de telle sorte qu'ils emportent presque toujours la conviction ; souvent d'ailleurs ces faits sont peu ou pas connus et témoignent de la merveilleuse érudition de l'auteur. Comme ces faits appartiennent tantôt au latin archaïque, tantôt au bas-latin et parfois à la meilleure époque, tous les latinistes peuvent y trouver leur compte, surtout s'ils aiment reviser leurs formules au contact de l'histoire réelle. Le roma-

niste y trouvera aussi beaucoup d'indications utiles. Même un appendice amorce l'étude des rapports encore si peu connus entre le latin et le grec des bas siècles. Partout le lecteur est mis au courant de l'état des questions et nettement averti, lorsque l'auteur, d'un esprit critique affiné, ne trouve pas de fait suffisamment décisif pour conclure. Presque chaque page contient une excellente leçon de critique textuelle : jamais M. Löfstedt ne présente de « correction » ; mais il montre qu'un nombre infini de conjectures présentées, en vue d' « améliorer » le texte, même par des philologues réputés, se révèlent fausses ou inutiles, quand on les contrôle au moyen d'une connaissance approfondie du latin et qu'au lieu de s'ingénier à trouver des difficultés, on s'efforce de comprendre. Ainsi l'on voit que la vertu principale d'un éditeur de texte latin doit être de tâcher de connaître la langue avec précision et, puisque tous nous avons des lacunes, de se garder de rejeter, au nom de notre savoir, tout ce qui nous surprend dans un texte bien attesté.

Passons maintenant à quelques menues remarques. P. 7, *id ut supra scriptum est tempus* (Vitruve, *Arch.*, II, 9, 1) n'est pas très loin de Cic., *Leg.*, II, 14 : *Ut fecit Plato, id mihi credo esse faciendum*, que je cite dans mon *Syst. de la Synt. lat.*[2], p. 353.

P. 33, *nisi* « mais en particulier » serait dû au développement du sens de la subordination. Il me paraît plus naturel d'y voir la continuation d'un archaïsme où *si* n'avait pas encore de valeur subordonnante, mais le sens maintenu dans son doublet *sic*. Comparez en grec οὐ μὴν ἀλλά. *Nisi* a dû signifier d'abord « je nie que ce qui précède concerne le cas suivant ». En tout cas, ce sens doit être très ancien, puisqu'on le trouve en des locutions telles que *nescio nisi* « je ne sais pas, mais... » (ma *Synt.*[2], p. 344) ; de même en des cas tels que : *Non loquar nisi pace facta* (Pl., *Amph.*, 390), ou dans les groupes *nisi quod, nisi quia, nisi si* : *Cum Patrone epicureo mihi omnia sunt, nisi quod in philosophia vehementer ab eo dissentio* (Cic., *Fam.*, 13, 1, 2) : « mais non en ce point que... ».

P. 103, M. Löfstedt maintient la leçon d'Apulée, *Met.*, V, 1 : *mirus prorsum homo, immo semideus vel certe deus.* Il aurait pu faire valoir des textes tels que Cic., *Tusc.*, 2, 33 : *Pungit dolor, vel fodiat sane*, où l'on voit que *vel* s'emploie couramment, avec ou sans un mot tel que *sane*, etc., en des cas où il y a gradation (voir ma *Syntaxe*[2], p. 158).

P. 106. Tert., *De Pallio*, 4 : *Refert inter honorem temporis et religionem* : « il importe de distinguer entre... », n'est pas loin de Cicéron, *Tusc.*, I, 33, 80 : *refert quali in corpore locati sint* : « il importe de distinguer en quel corps... » (*Syntaxe*[2], p. 413).

P. 139. Parmi les « ancêtres » de l'emploi impersonnel d'un verbe ordinairement personnel, tel que *dicit* « on dit », *debet* « on doit », M. Löfstedt cite *potest* « on peut ». Mais rien ne prouve que le sens impersonnel soit

dans *potest* moins primitif que l'emploi personnel ; en effet, *pot* + *est* signifie aussi bien « il est possible » que « il est capable ». De plus, il eût été bon de citer Varron, *R. R.*, I, 49, 1 : *manipulos fieri debet.*

P. 150. *Signavit eum episcopus signaculum Christi.* J'aurais rapproché ce double accusatif de Virg., *Egl.*, 3, 106 : *Dic quibus in terris inscripti nomina regum nascuntur flores*, qui correspond à *inscribere* avec deux accusatifs à l'actif (*Syntaxe*², p. 190). *Ditare* construit avec deux accusatifs correspond à *condonare* construit de même chez Térence, *Phorm.*, 947 : *argentum condonamus te.*

P. 192. M. Löfstedt cite des constructions telles que Oribase, *Syn.*, 3, 187 : *rafanos plurimos comedendum dabis.* Il aurait pu montrer qu'elles continuent des tours tels que Térence, *Ad.*, 270 : *Ne id adsentandi* (« pour me ranger à ton sentiment ») *facere existumes.* La seule différence est que le génitif du gérondif a été remplacé par l'accusatif ; mais, dans les deux constructions, c'est bien la conception du but qui amène l'un et l'autre cas.

P. 121. L'expression *longe esse* « être éloigné » n'est pas seulement attestée en bas-latin au lieu de *longe abesse.* Dans ma *Syntaxe*², p. 142, je cite Tacite, *Hist.*, 2, 16, 6. Et même Cicéron, *Phil.*, 12, 23, dit : *domi est aut non longe a domo*, qui est intermédiaire entre les deux constructions.

A. JURET.

A. LOMBARD, *L'infinitif de narration dans les langues romanes. Étude de syntaxe historique* : Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1936, 10 couronnes.

Quoique cet ouvrage soit consacré aux langues romanes, il est indiqué d'en rendre compte ici après l'ouvrage de M. P. Perrochat sur *L'infinitif de narration en latin* (cf. le compte-rendu publié dans cette *Revue*, 1932, p. 483).

M. Lombard était bien préparé à cette étude par ses travaux de syntaxe et de stylistique (cf. en particulier sa thèse publiée en 1930 sur *Les constructions nominales dans le français moderne*). De son dernier ouvrage, je ne retiendrai que ce qui peut intéresser le latin.

C'est d'abord, à propos de diverses explications qui ont été proposées de l'infinitif de narration, une mise en garde de principe contre le recours à trois mystiques : celle de l'ellipse, celle de l'explétif, celle de la faute. « On s'attend à trouver un mot dans une phrase ; il manque : c'est une ellipse. Et tout est dit. Ou un mot s'y trouve qu'on s'attendrait à ne pas y voir : il est explétif ! Quant aux fautes, on peut poser le principe que nul individu n'en commet dans sa langue maternelle ; ce que l'observateur croit en être, ce sont des formes ou expressions aberrantes qui ont leurs raisons. » Le passage (p. 187) est à méditer. Le latiniste, plus que

quiconque, peut en faire son profit, vu certaines habitudes de la grammaire traditionnelle.

M. Lombard rejette donc l'explication de l'infinitif de narration par l'ellipse. Suivant une suggestion déjà ancienne de Kretschmer et Haas, il cherche l'origine de la tournure dans la phrase nominale, en posant l'équivalence : « La porte s'ouvre : tous de fuir » = « La porte s'ouvre : soudain un cri. » Cette équivalence n'est peut-être pas probante quand on considère l'état actuel du français ; mais il faut dire qu'elle prend une singulière vraisemblance quand on suit M. Lombard dans sa démonstration historique, appuyée sur un grand nombre d'exemples.

Elle se rattache du reste à un principe général d'explication auquel j'attache le plus grand prix : le transfert d'une catégorie grammaticale de son emploi propre à un emploi secondaire (p. 195 et suiv.). L'immutabilité des fonctions grammaticales est un dogme suranné ; il faut y substituer la notion de l'adaptation et de ce que j'appelle volontiers le décalage ; procédé de style ou du moins d'expression qui conduit incessamment à des innovations grammaticales.

De ce principe aussi les latinistes peuvent faire leur profit, et je conseille vivement à M. Perrochat d'en tenter l'application à l'infinitif latin, en orientant dans ce sens ce qu'il a dit fort justement de l'expression rudimentaire et esquissée. Ce ne sera pas la première fois que l'étude du latin aura bénéficié du sens plus aigu que nous pouvons avoir d'une langue aujourd'hui vivante.

J. Marouzeau.

Maria Deinhardt, *Die Temporalsätze bei Caesar* : Inaugural Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde, 1936, in-8°, 69 pages.

Le sujet traité était dangereux pour un début : les faits étant généralement bien connus, pour le renouveler il eût fallu trouver des points de vue nouveaux. Au lieu de disposer les matériaux de manière à faire ressortir les aspects dominants, l'auteur donne l'impression de l'émiettement en étudiant l'une après l'autre les particules et les propositions qu'elles introduisent. On n'est pas peu surpris de voir qu'elle a cru devoir résumer les opinions courantes sur l'origine de ces particules et le « sens primitif » qu'elles ont pu avoir. Ne distinguant pas nettement l'étude diachronique, qui était en dehors de son sujet, de l'étude synchronique, elle s'est laissé entraîner à affirmer entre les diverses propositions des différences qui viendraient de leurs origines, lors même que les textes semblent ne plus les accuser. Particulièrement décevante est la manière dont la question des modes est traitée. Il semble qu'il eût fallu par une interprétation précise établir les raisons pour lesquelles César a opté chaque fois pour l'indicatif ou pour le subjonctif. C'est surtout dans la

proposition *cum* que la question du mode a été posée avec quelque détail. Mais l'auteur s'est bornée à résumer les opinions de E. Hoffmann, de J. Schlicher, de Hale, de Kroll, de Dittmar, etc. ; à noter que le *B. Gall.* a une proportion de un indicatif pour huit subjonctifs, que l'indicatif se trouve dans la proposition *cum inversum*, dans les descriptions, etc. Finalement, elle se demande « si dans le *cum*- Satz le subjonctif ne doit pas être ramené à l'imparfait du subjonctif », et elle laisse cette question sans réponse.

L'auteur montre cependant certaines qualités estimables : elle recherche la précision, car elle nous donne des tableaux statistiques résumant l'emploi des particules, des temps, des modes selon les livres du *B. Gall.* ; elle s'efforce d'apprécier les caractères qui différencient les divers types des propositions étudiées. Appliqués à un sujet mieux choisi, ces dons auraient sans doute ménagé des résultats plus intéressants.

A. JURET.

Histoire littéraire.

Commémoration horatienne.

Le dernier hommage horatien qui nous arrive est celui de l'Université de Bruxelles. Il forme le volume VII des *Travaux de la Faculté de philosophie et lettres* (1937, 265 pages, 40 francs) et contient, sous le titre *Études horatiennes*, des contributions de : Ch. BECKENHAUPT, *Horatius travestitus ;* E. BOISACQ, *La poire et le poirier* (à propos de *Ep.* I, 7, 14) ; A. BOUTEMY, *Le codex Bruxellensis* 9776-9778 ; A. BROUWERS, *Horace et Albius ;* G. CHARLIER, *L'Horace de Florian ;* R. GOOSSENS, *Horace et Sapho ;* H. GRÉGOIRE, *L'étymologie de caballus ;* L. HERRMANN, *Horace et le libre examen ;* G. HEUTEN, *Le culte de Cybèle dans les poésies d'Horace ;* H. JANNE, *L'épode XVI et le second triumvirat ;* M. A. KUGENER, *Fanum Vacunae ;* Marie-Thérèse LEBON, *La « vera virtus » chez Horace ;* I. LÉVY, *Horace, le Deutéronome et l'Évangile de Marc ;* E. LIÉNARD, *Horace et l'armée ;* F. PEETERS, *La structure de l'hexamètre dans l'Art poétique ;* M. RENARD, *Horace et Cléopâtre ;* M. SABBE, *Les éditions d'Horace publiées par Plantin et ses successeurs ;* Ch. SOBRY, *De cantiunculis in Horatii carmina selectis ;* R. SULZBERGER, *Horace et le cycle épique ;* L.-P. THOMAS, *L'art horatien de Gongora ;* Ch. VAN DEN BORREN, *Horace et la musique ;* M. WILMOTTE, *Un centon d'Horace au X^e siècle.*

G. CARLSSON, *Eine Denkschrift an Cäsar über den Staat, historisch-philologisch untersucht* : Skr. utg. av Vetensk. Societ. Lund, XIX, 129 pages.

Exposé dense, documenté, presque exclusivement consacré à la déter-